



collection privée

Ancien directeur de sociétés de chauffage et de bureautique, Hubert Looser a décidé un beau jour de tout arrêter pour créer sa Fondation qui regroupe ses deux passions : l'humanitaire et l'art moderne et contemporain. Quand la création devient le moteur d'une vie.

Hubert Looser ou l'art comme raison de vivre

texte Guy Boyer photos Peter Gaechter/Alex Troehler

La rencontre avec un collectionneur peut prendre différentes voies. Ce sont souvent d'autres amateurs d'art qui vous introduisent auprès de lui. Parfois, ce sont des marchands qui le persuadent de vous ouvrir ses portes. Rares sont les occasions où les artistes interviennent eux-mêmes pour vous convaincre d'aller voir leurs œuvres chez lui. C'est pourtant ce qui s'est passé pour cette visite chez Hubert Looser au bord du lac de Zurich.

La première, Fabienne Verdier, m'avait parlé de cet ancien directeur de deux sociétés de chauffage (brûleurs de chaudière) et de bureautique (photocopieurs), qui avait tout lâché pour se consacrer à ses œuvres d'art. Il venait de rafler ses dernières huiles monumentales dans son atelier de L'Isle-Adam. De son côté, le peintre irlandais Sean Scully avait accepté de voir une de ses toiles monumentales entrer dans cette collection, fier de la voir rapprochée d'autres œuvres abstraites et radicales. L'Américain Ellsworth Kelly était venu plusieurs fois dans cette villa moderne des hauteurs de Zurich avant d'installer, cinq ans plus tard, une sculpture dans le jardin, puis un tableau sur le mur d'entrée.

Ci-contre, en haut : face au lac de Zurich, Arc in quotes (1993) de David Smith.

Ci-contre : dans l'entrée de la villa, Concorso Spaziale N° 19 (1959-1960) de Lucio Fontana et White Curve (2003), aluminium peint d'Ellsworth Kelly.

Page de gauche : Hubert Looser devant Ombra di terra, bronze et terre cuite de Giuseppe Penone.



collection privée



Il faut dire qu'avec son enthousiasme et ses credo en faveur de la création, Hubert Looser pourrait persuader même les plus récalcitrants. Depuis qu'il a arrêté son activité économique, il prêche la bonne parole auprès des chefs d'entreprise obnubilés par leur activité. Oui, il existe une vie après le travail. Oui, l'art peut être une voie pour donner un sens à la fois à l'argent et à l'existence. C'est pourquoi il ouvre régulièrement sa collection à ceux qui le demandent. Patiemment, il fait des visites guidées dans les cinq étages de sa Fondation. Remontant aux sources de l'art, il démontre le passage entre le portrait traditionnel et un visage contemporain aux traits déformés, prenant des exemples chez Picasso, Bacon et De Kooning. À l'aide de dépliants pédagogiques qu'il a réalisés lui-même, il explique l'importance du dessin dans le travail de certains artistes qu'il affectionne : Wassily Kandinsky, David Smith ou Jean Tinguely. Car avec Hubert Looser, tout est affaire de choix,

d'engagements, de « dialogues » comme il se plaît à le rappeler. Les œuvres se répondent ainsi à travers toute la maison et le propriétaire aime à organiser ces « conversations ». Il fait et refait régulièrement l'accrochage, changeant l'emplacement d'une sculpture de quelques centimètres, déplaçant une peinture trop « bavarde », placée près d'un dessin qui dès lors ne pourrait plus « s'exprimer ». Dans ce jeu de correspondances, il recherche la perfection formelle, jusqu'à ce que la musique de son musée suive la partition qu'il a longuement mûrie dans sa tête.

La musique des œuvres

Dès le hall d'entrée, on sent que chaque pièce a été choisie pour répondre à sa voisine. Une peinture minimaliste d'Agnes Martin côtoie un monochrome violet de Gotthard Graubner, une sculpture très discrète de Richard Tuttle et une terre cuite sensuelle de Lucio Fontana. Ici, il ne s'agit pas d'une confrontation sco-

laire entre membres d'une même école ou artistes d'un même pays. Ce sont les qualités propres à chaque œuvre qui justifient leur place. À l'étage, même quête d'harmonie ou d'opposition. Un buste de Giacometti à la sublime patine trône devant un visage de Matisse et une toile découpée de Picasso. Plus loin, une toile de De Kooning entame un débat sur la matière avec des dessins de Cy Twombly. Dans la salle à manger, une sculpture dorée de Donald Judd reflète le noir et blanc d'un Ellsworth Kelly. Sur les murs, on croise Robert Ryman, Emilio Vedova, Anselm Kiefer, Günther Uecker. Beaucoup de Suisses, car le maître de maison ne renie ni ses premières amours (Louis Soutter, Le Corbusier, Serge Brignoni, Max von Moos), ni ses compatriotes méconnus (Lenz Klotz). Mais sa jubilation atteint son sommet lorsqu'il peut parler de ses trouvailles ou des liens privilégiés avec les créateurs auxquels il a confié des espaces complets : Tony Smith et ses dés noirs jetés sur le gazon du jar-

din, Cy Twombly et ses nombreuses sculptures, peintures et dessins qui ponctuent tout le parcours de la maison. Giuseppe Penone et son mur de feuilles de laurier qui embaument le sous-sol, où se serrent cinq œuvres majeures du maître de l'Arte Povera. Dans ce qui n'est autre qu'un abri anti-atomique (chaque chalet suisse cache un bunker dans ses entrailles), on est surpris de retrouver la pièce odoriférante aux poumons d'or présentée dans l'exposition « La Beauté » à Avignon et dans la rétrospective « Penone » au Centre Pompidou. Elle donne une ambiance particulière à cet espace qui abrite également une sculpture de bronze et terre cuite, des empreintes de mains et un mur de dessins.

De Kooning, l'un des favoris

Parmi les créateurs favoris d'Hubert Looser, il y a encore De Kooning, dont on peut voir plusieurs huiles de grand format tel cet impressionnant triptyque, commandé en 1984 par la Saint Peter Church de New York et acheté chez un grand marchand de Manhattan. On retrouve également le peintre américain dans la bibliothèque où une haute composition des années 1970 s'élanche près d'une déesse cambodgienne du XI^e siècle et d'une anthropométrie d'Yves Klein de 1960. Au premier abord, ce voisinage semble anodin mais, une fois bien installé dans le profond canapé faisant face au De Kooning, on devine la silhouette incomplète d'une femme nue brossée à larges coups de pinceau très démonstratifs. Son visage est effacé. Me revient alors en mémoire la phrase du peintre Ad

Ci-contre, de haut en bas : Ten Elements (1975-1979) de Tony Smith. La bibliothèque avec Untitled (1970-1971) de De Kooning, Anthropométrie ANF 37 (1960) d'Yves Klein et une sculpture khmère. Dans le sous-sol, Sens titre et Grande Geste végétale N° 1 (1983) de Giuseppe Penone.

Page de gauche : au premier plan, Hostesse (1973), Untitled XI (1982) et Twenty-Six Figure Drawings (1965) de Willem De Kooning ; au fond, Archaic Stooze (1991) de John Chamberlain.



collection privée



Reinhardt disant que « non seulement De Kooning révèle un processus effectif de la création mais il invite le spectateur à compléter et à achever la peinture en la regardant ». Même corps acéphale pour l'empreinte bleue d'Yves Klein. Même forme élancée, même bras absent pour la divinité en grès du style Baphuon. Une subtile complicité entre les œuvres se révèle peu à peu à celui qui veut bien prendre le temps de cette expérience sensible. Mais l'implication la plus grande du collectionneur envers un artiste demeure celle qu'il a tissée depuis deux ans avec Fabienne Verdier. Il l'a découverte grâce à son livre paru chez Albin Michel. « Depuis mon premier contact avec le Japon en 1962, puis grâce à mes nombreux voyages en Chine, précise-t-il, j'ai toujours eu envie d'avoir de la calligraphie. Les œuvres de Fabienne rappellent cet art extrême-oriental. Après une exposition à la galerie Alice Pauli à Lausanne, je suis allé dans son atelier. Je lui ai expliqué le sens de ma collection et elle a tout de suite compris ma demande d'avoir ses grandes compositions

abstraites en écho aux dessins de Richard Serra ou aux toiles de De Kooning. Nous avons travaillé ensemble à l'accrochage et, désormais, grâce au mouvement contenu dans les grands formats de Fabienne Verdier, les Serra et les De Kooning s'éveillent à des virtualités agissantes. Plus qu'un simple lien artiste-collectionneur, il s'agit aujourd'hui d'amitié et de complicité ». « Pour moi, renchérit Fabienne Verdier, cette collection est spirituellement habitée par la résonance pure d'œuvres savamment choisies pendant des années. Hubert Looser a su inventer des espaces où soufflent l'élégance intérieure d'un buste de Giacometti, l'inventivité surprenante de Al Taylor, la plénitude mouvante des dernières œuvres de Willem De Kooning, les méditations naturalistes de Cy Twombly ou les perceptions métaphysiques de Robert Ryman. Je ne peux qu'être éblouie par son inspiration et ses convictions hors normes. Elles ont généré en moi une impulsion créatrice foisonnante. C'est un précurseur audacieux et follement déterminé. Désirer faire se côtoyer l'épure radicale d'un Donald Judd et le flux

dynamique d'une de mes huiles, c'était magnifique et osé. Nul n'y avait jamais pensé jusqu'alors ». Un magnifique hommage à un collectionneur engagé, émanant d'une artiste, en guise de conclusion. ■

bloc-notes

À VOIR

■ La Fondation H. Looser (Freudenbergrasse 149 - 8044 Zurich - 41 44 366 66 00 - fondation.looser@bluewin.ch) se visite sur rendez-vous uniquement. Créée en 1988, la Fondation a également une action humanitaire importante, notamment à travers l'association CSN-Child Support Network, fondée en 2003 avec Christoph Jakob, contre le trafic d'enfants en Asie du Sud-Est.

Ci-dessus, à gauche : Alberto Giacometti, *Annette assise*, 1958-1959, bronze, H. 81 cm, détail.

Ci-dessus, à droite : Fabienne Verdier, *l'Un* (2007) et Cy Twombly, *Untitled* (1987).

Page de droite : Ellsworth Kelly, *White Triangle with black* (1976), Donald Judd, *Untitled* (1970) et Fabienne Verdier, *l'Existant* (2007).

